



le cercle de la licra
réfléchir les droits de l'homme



Hélène L'Heuillet est philosophe et psychanalyste. Maître de conférences en philosophie morale et politique à l'université de Paris-Sorbonne.

Suite à la rencontre sur le thème « *Radicalisation, théorie du complot, violence sans fin, l'école à l'épreuve des valeurs républicaines* », organisée et animée par le Cercle de la Licra et l'École normale supérieure – 18 mai 2016

« Radicalisation, théorie du complot, violence sans fin, l'école à l'épreuve des valeurs républicaines »

Une partie significative de la jeunesse contemporaine est séduite par ce que l'on nomme aujourd'hui « radicalisation ». Cette radicalisation s'accompagne la plupart du temps, d'une lecture policière de l'histoire, c'est-à-dire de la croyance en des complots agencés par une puissance dominante.

Radicalisation et complotisme

La radicalité est pourtant une belle chose. Adhésion radicale à des idées radicales pour reprendre l'analyse de Gérard Bronner, elle n'est pas forcément liée à une « violence sans fin »¹. L'abolition de l'esclavage a requis de ses partisans de ne pas transiger (adhésion radicale) avec un objectif qui ne souffrait lui-même pas de compromis (idée radicale). Cette radicalisation n'engageait toutefois pas ses partisans dans un processus indéfini de violence. Même quand une radicalisation idéologique — par exemple celle des divers FLN des guerres de décolonisation — a fait usage de la violence, il ne s'agissait pas d'une violence sans fin, mais d'une violence « avec fin ».

On nomme plus particulièrement aujourd'hui « radicalisation » l'engagement dans une guerre dont la double spécificité est de faire usage de la terreur et de le faire au nom de l'islam. De fait, la conversion au Jihad, même seulement idéologique, correspond à l'entrée dans un processus de rupture, rupture avec les courants traditionnels de l'islam quels qu'ils soient, et rupture avec l'ensemble de l'ordre séculier au nom de cet « autre islam », de ce « nouvel islam ». On peut qualifier le processus de « radicalisation », car il désigne à la fois le fait de produire une critique sans appel de ce avec quoi on rompt, en prenant les choses « à la racine » (selon l'étymologie de « radical »), et de refuser tout compromis au niveau de l'action.

On peut s'étonner de la convergence de ce phénomène avec celui du complotisme. Cette convergence est pourtant avérée. Après les grands attentats, et presque simultanément à l'événement, qu'il s'agisse du 11 septembre aux États-Unis ou de novembre 2016 en France, on voit apparaître un discours conspirationniste qui prétend que l'événement est un montage, qu'il n'est pas ce que l'on croit, que ce qu'on raconte dans les circuits officiels de l'information n'est pas ce qui a réellement eu lieu, que ses auteurs ne sont pas ceux qu'on désigne dans les médias, mais les services secrets occidentaux. Ce discours se répand facilement car il jouit de l'avantage de la « non-duperie » : on n'est pas dupe des médias, et on est plus intelligent car on n'est pas crédule.

Bien sûr, il semble qu'il y ait contradiction entre les deux postures. Daech s'en est d'ailleurs ému à un moment donné. À quoi bon revendiquer des attentats si ceux qui pourraient soutenir la cause nient l'imputation à leurs auteurs ? C'est qu'il existe une logique qui unit les deux phénomènes, même si cette logique échappe au réalisme factuel.

¹Gérald Bronner, *La pensée extrême, Comment des hommes ordinaires deviennent des fanatiques*, Paris, Puf, 2009, rééd. PUF, 2016.

Relation de la radicalisation et du complotisme

La logique qui unit la radicalisation et la théorie du complot est une dérégulation de la négation. Dans le jihadisme, le « non » est double : « non » aux islams traditionnels, et un « non » sans concession à l'ensemble de l'ordre séculier. Le « nouvel islam » qui soutient le jihadisme est en effet eschatologique. Le nouvel ordre ne peut donc être que la négation radicale, en pensée et en actes, de cet ordre-ci, impliquant la destruction de celui-ci.

Dans le complotisme auquel nous avons affaire aujourd'hui aussi, il y a un « non ». Ce « non » porte sur la causalité et la responsabilité alléguée. C'est un « non » radical au mode d'explication factuel des événements. Le conspirationnisme est pour cette raison un discours qui résiste à la preuve et aux arguments factuels. Il a la structure d'un délire au sens clinique du terme. Cela ne signifie pas que les auteurs soient des fous, mais que la notion de délire, qui n'est pas une notion floue, permet de le comprendre. Le complotisme entretient par ailleurs un déni de l'événement. Le déni est une forme particulière de négation, car c'est une négation qui n'est pas entamée par sa contradiction. La formule du déni est : « oui, mais quand même ». Elle signifie que le « non » est maintenu à côté du « oui ».

Comme le jihadisme, le complotisme pousse la négation à son terme et refuse toute concession avec le réel. Tout est signifiant, tout fait signe, tout a un sens. Le conspirationnisme jihadiste, à l'intérieur des diverses formes de complotisme, est spécifique. Le complotisme se donne toujours pour la révélation d'un ordre caché. Il accompagne l'occultisme. Il est une forme de superstition politique et repose sur la croyance en un Autre supérieur qui agence tout. Dans le complotisme jihadiste aussi, cette dimension de révélation est présente, puisqu'il s'agit de révéler l'envers des choses, mais ce qui est privilégié est la négation de toutes les explications qui laisseraient subsister des incohérences, qui ne produiraient pas une intelligibilité totale.

De là découle aussi la différence avec les complots réels, qui lorsqu'ils sont découverts, ne produisent pas cet effet de révélation, mais laissent au contraire subsister des zones d'ombre, ne sont jamais entièrement cohérents n'engagent jamais entièrement des institutions mais obligent au contraire à des explications individualisantes (la motivation de tel ou tel acteur etc.) et floues (on doit supposer tel ou tel calcul hasardeux). Les complots réels sont en réalité fort peu utiles au complotisme. Par exemple l'enlèvement, en 1965, du leader tiers-mondiste Medhi Ben Barka à la sortie d'un restaurant parisien, en témoigne. Cette affaire n'a jamais été entièrement élucidée, et on est sûr qu'elle n'a pas engagé toute la police française, mais seulement un de ses agents, ni tous les services secrets marocains.

Dans le jihadisme comme dans le complotisme contemporain, on a affaire à une radicalisation de la négation, et à une torsion de sa fonction. « Penser, c'est dire non », disait le philosophe Alain². Il est vrai que la négation est l'opérateur majeur de la pensée et de la symbolisation. L'esprit critique et la réflexion sont impossibles sans un usage du « non » dont Alain dit qu'il est la marque de l'esprit libre, irrespectueux, combattif, en éveil, irrévérencieux, hostile à toute tyrannie, particulièrement à celle de la religion — esprit de Socrate et de Montaigne.

²Alain, *Propos sur les pouvoirs*, 19 janvier 1924, Paris, PUF, 1938, rééd. Gallimard, coll. « folio », 1985, p. 351-353.

Selon lui, il n'y a jamais trop de négation dans la lutte contre l'endormissement de l'esprit. Il ne pouvait guère imaginer un tel retournement de l'usage du « non ».

Ce retournement de l'usage du « non », on peut le nommer nihiliste. Parler de nihilisme ne signifie pas ne pas tenir compte des buts de ces mouvements. Le nihilisme est une grande tradition, c'est une tradition critique, Il y a des buts dans le nihilisme. Mais ces buts sont des buts qui postulent qu'il faut passer par le rien (*nihil*) pour arriver à quelque chose. Ce ne sont pas des programmes. Dans une perspective nihiliste, il faut tout renverser pour quelque chose d'autre advienne. Le nihilisme est un facteur de radicalisation, car il prend le désir de changer le monde à sa racine. Il ne s'agit même pas de tout changer, encore moins de se soulever et de protester, mais de détruire. L'idée nihiliste apparaît dans le nihilisme historique, ce mouvement de pensée qui s'est développé dans les années 1860 en Russie à partir d'une conception de la critique littéraire et d'un scientisme. Le scientisme et l'appui sur une conception religieuse du monde ont ceci de commun qu'ils règlent de manière radicale la question des embarras de la subjectivité. La question de savoir que faire de sa vie, question essentielle de la jeunesse, est réglée.

Radicalisation jihadiste et démocratie

Pour apprécier les effets de cette nouvelle radicalité sur le pacte démocratique des sociétés ouvertes, il convient de distinguer l'attrait pour l'idéologie et l'attrait pour le passage à l'acte. Même si les logiques se rejoignent, elles ne se superposent cependant pas. Dans une société démocratique, seul le passage à l'acte meurtrier doit chercher à être empêché. Bien sûr, cela implique, en amont, d'en détecter les prémises dans les signes de l'attrait pour l'idéologie. Mais c'est une des grandes difficultés d'une démocratie que de parvenir à situer la prévention dans une juste zone qui est celle de l'attention à la jeunesse, où l'on n'encourage pas l'adhésion idéologique, mais où on garde à l'esprit que tant que la bascule dans le passage à l'acte n'a pas eu lieu et qu'on se situe encore au niveau des discours, le processus est réversible.

Le complotisme et jihadisme sont cependant l'expression du peu d'attrait pour la démocratie. Ils sont anti-démocratiques. Ils nient la souveraineté populaire. Quand on adhère à une idéologie complotiste, on ne croit donc plus en la force des peuples. Il y a plus de démocratie à dénoncer l'idéologie totalitaire d'Al-Qaïda et Daech qu'à y voir un complot des services secrets, car dans un cas on fait des hommes les acteurs de l'histoire, dans l'autre non. L'islamisme prend la place de l'idéologie révolutionnaire d'une étrange manière. Comme celle-ci, il propose une alternative radicale. Il décline les thèmes de la critique de l'objet dans la société de consommation, dresse une critique du capitalisme, et de l'individualisme libéral. C'est la raison pour laquelle le jihadisme séduit bien au-delà des jeunes d'origine musulmane (près d'un quart de convertis).

Le passage à l'acte, dans le jihadisme, nous pose un autre type de problème. Nous voyons une partie significative de la jeunesse attirée par la levée de l'interdit de tuer et de se tuer, ce qui n'était pas le cas des idéologies révolutionnaires, même quand elles admettaient le passage à la violence et une forme de terrorisme ciblé.

L'idéologie est un support nécessaire car on n'entre pas si facilement dans une logique de guerre, mais on néglige trop souvent l'importance du facteur pulsionnel.

Le jihadisme met nos sociétés en face de la difficulté à symboliser. L'humanisation de l'humain se fait, à chaque génération, par la symbolisation. L'école et tout le processus éducatif sont essentiels dans ce domaine. Mais elles rencontrent aujourd'hui de grandes difficultés à effectuer la symbolisation sur deux plans principaux, celui des pulsions et celui du pouvoir.

Le complotisme procède d'un défaut de symbolisation du pouvoir. Symboliser le pouvoir, c'est toujours admettre que la part visible et incarnée renvoie à une part invisible, qui est aussi la part vide du pouvoir. Une telle symbolisation permet d'admettre qu'on ne sait pas tout, que le réel entièrement intelligible, que le secret est en quelque sorte de structure et pas forcément quelque chose de volontairement caché. Quand on ne peut pas symboliser, c'est l'imaginaire qui prend le relais. Du pouvoir, on retient donc la partie la plus cachée, c'est-à-dire l'institution qui a charge de percer les secrets, de voir l'invisible, la police. Le complot est une lecture de policière de l'histoire qui correspond à notre imaginaire du pouvoir.

Le jihadisme témoigne aussi de la difficulté des adolescents contemporains à symboliser leurs pulsions.

Radicalisation et problématiques adolescentes

L'éducation a aujourd'hui un contenu essentiellement cognitif et mental. Du coup, la pulsion nous déborde. Elle est hyper présente mais pas symbolisée. Il faut prendre au sérieux ce que disent tous les convertis à l'islamisme : ils ont trouvé un apaisement. Effectivement, il y a un appel à l'adolescence, un appel à symboliser ce qui déborde, à chercher un cadre. Le commandement unique et sans nuance de l'islamisme vient à coup sûr en donner un. Et en même temps, il permet, dans ce cadre, pour ceux à la satisfaction par l'idéologie ne suffit pas, une grande libération des pulsions. Il libère, potentiellement, même si c'est seulement comme spectateur, de l'interdit de tuer.

Aristote remarquait déjà que les jeunes sont pressés, comme s'ils étaient embarrassés devant ce grand moment de vie qui les attend, et qui peut déclencher une angoisse phobique. La pulsion de mort assure une voie directe. La radicalité du « non » a toujours à voir avec la pulsion de mort.

Comment faire face à la radicalisation et la combattre ?

Pour symboliser, il faut d'abord diviser. Tout ce qui divise déradicalise. Il importe donc de soutenir la division subjective des adolescents, de les aider à accepter l'aléatoire, l'incertitude, le questionnement et le doute. Dans l'appel à l'éducatif qui est aujourd'hui lancé, il faut se souvenir que ce ne sont pas seulement les contenus qui comptent — l'enseignement des valeurs etc. —, mais ce que nous faisons de la pulsion.

Le seul point commun pour l'instant qu'on ait trouvé aux jihadistes n'est pas sociologique, pas psychologique, pas culturel, mais c'est Internet. Internet n'est pas seulement utilisé pour faciliter les rencontres avec les recruteurs, mais parce qu'il instaure une temporalité de l'urgence, qui est proprement pulsionnelle. Cette temporalité est également celle de l'usage intensif des jeux vidéo. Mohammed Merah se servait d'eux comme outil de mobilisation pulsionnelle. La faculté de symboliser requiert au contraire une temporalité qui laisse au sujet le temps d'hésiter, de revenir en arrière, de questionner, de suspendre son assentiment et son jugement.

Apporter son soutien à la division subjective des adolescents, c'est aussi de manière plus générale se garder autant que possible d'une critique radicale et nihiliste des phénomènes de sociétés. S'efforcer de décrypter des symptômes n'oblige pas à tenir un discours décliniste. Ne pas mentir sur les difficultés du monde permet au contraire d'assumer au moins une part de ce que nous léguons à la jeunesse. La responsabilité adulte est une des conditions de l'inscription des nouvelles générations dans ce monde. Symboliser, c'est aussi faire de la place.

Hélène L'Heuillet

Les contenus des notes et des entretiens du Cercle de la Licra ne représentent ni les positions du Cercle de la Licra ni celles de la Licra mais nourrissent nos réflexions communes. Ils peuvent en revanche faire l'objet de propositions après discussion au sein du Bureau Exécutif de la Licra et d'un vote au Conseil Fédéral de la Licra.